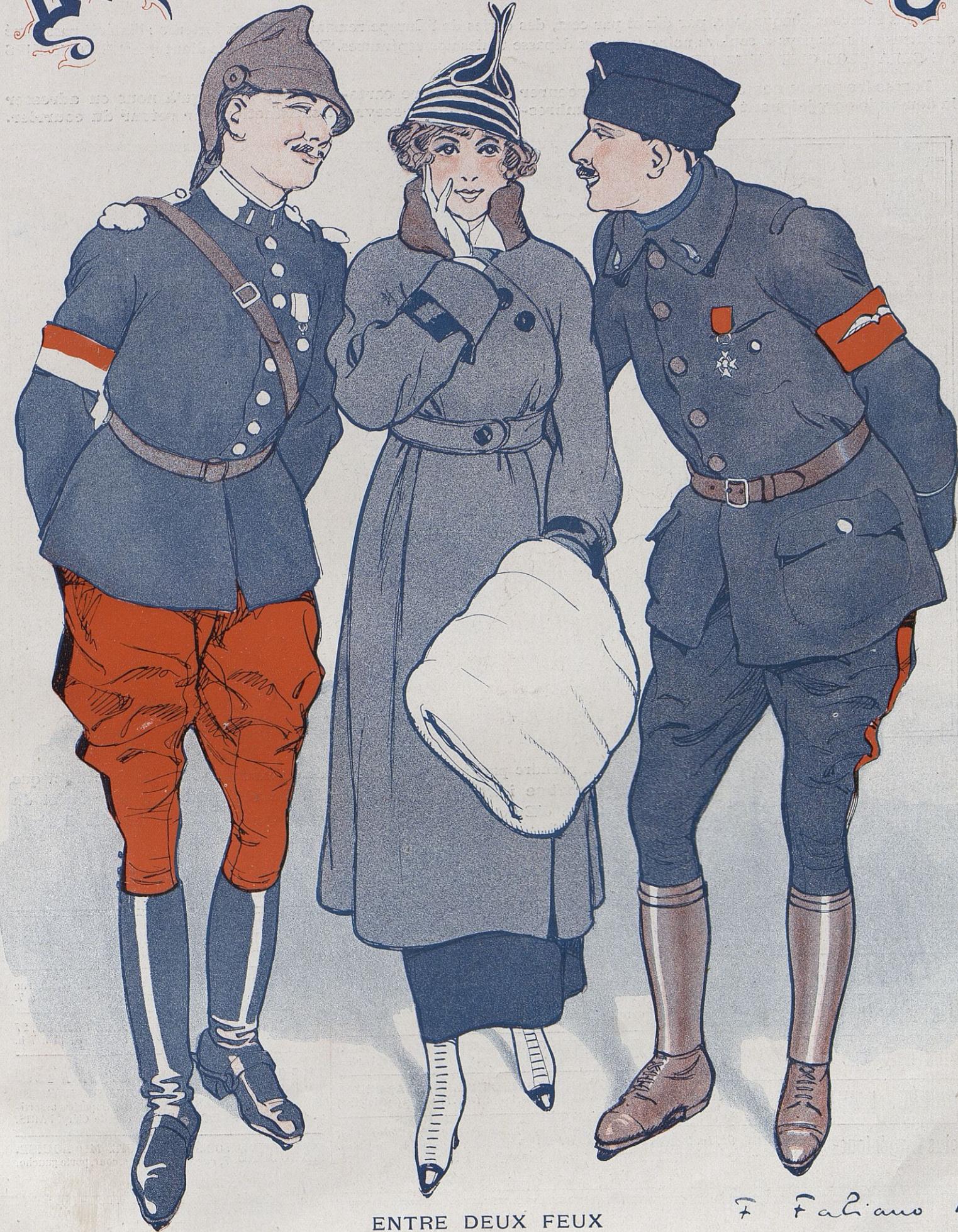


# LA VIE PARISIENNE



ENTRE DEUX FEUX

F Fabiano 15

Le Concours de "La Vie Parisienne"

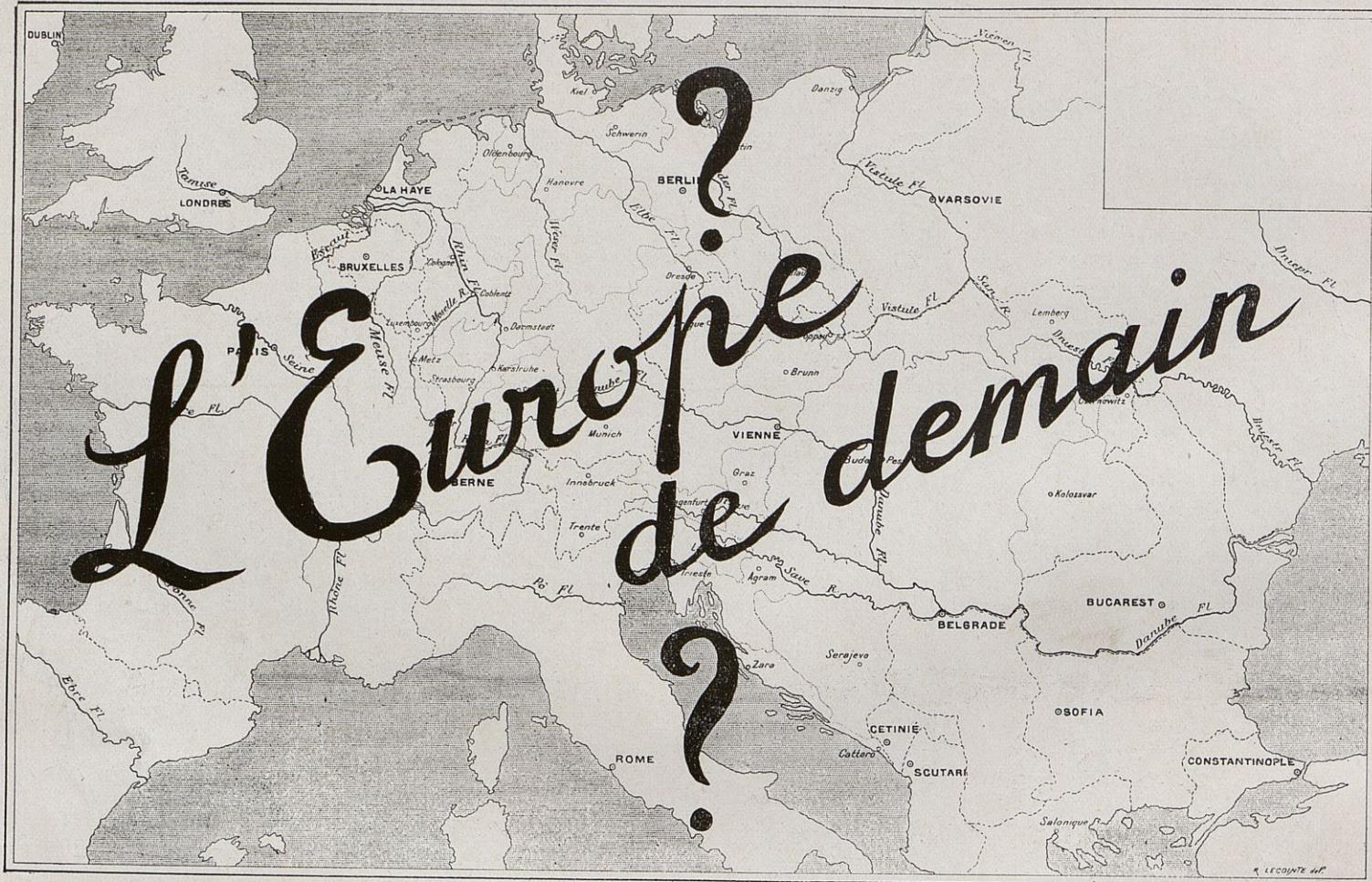
# Quelle sera la Carte de l'Europe de demain ?

10.000 francs de Prix, dont 5.000 francs en Espèces

1<sup>er</sup> PRIX : 2.000 FRANCS EN ESPÈCES

Nous recevons chaque jour, par dix et par cent, des cartes de l'Europe remaniée par nos lecteurs : l'intérêt passionné que dans tous les pays a soulevé notre concours dépasse toutes nos espérances. Rappelons cependant que LE CONCOURS NE SERA CLOS QUE LE 15 FEVRIER.

Toutes les personnes qui n'ont pu se procurer encore notre carte-concours n'ont qu'à nous en adresser la demande en y joignant 60 centimes en timbres-poste : elles recevront satisfaction par retour du courrier.



Rappelons que tout le monde est admis à prendre part à notre concours, dont l'exécution est très facile et que chaque concurrent est libre d'envoyer un nombre illimité de solutions. Le règlement clair et complet du concours se trouve imprimé au verso de la Carte d'Europe publiée par *La Vie Parisienne* et sur laquelle il s'agit tout simplement de tracer les nouvelles frontières politiques qui résulteront de l'issue de la guerre.

LE CONCOURS SERA CLOS LE 15 FÉVRIER PROCHAIN

Miss APRIL MANUCURE. Soins de Beauté,  
31, rue Labruyère.

Soins d'Hygiène MANUC. PÉDIC. M<sup>e</sup> HENRIET,  
11, rue Lévis (Villiers).

Miss Florry Améric. Manuc. Nell<sup>e</sup> install. English spoken.  
6, r. Caumartin (Madeleine). 10 à 7

Soins d'Hygiène MANUCURE, PÉDICURE,  
BAINS. 41, rue Richelieu.

HYGIÈNE et BEAUTÉ 7, rue Miromesnil,  
2<sup>e</sup> esc. Entr. (1 à 6 h.)

Soins Hygiéniques M<sup>e</sup> de SAMOS, 92, boulevard  
Péreire. 2 à 7 h. (métro Péreire)

Nos officiers ont tous dans leur cantine une provision d'alcool de menthe de Ricqlès, secours immédiat en cas d'indisposition, stimulant énergique et sain, préservateur des épidémies. Mais tous vérifient la marque : « Ricqlès ».

MADELEINE MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE. Maison  
de 1<sup>er</sup> ordre. 21, rue Boissy-d'Anglas.

Miss RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE  
Mais. 1<sup>er</sup> ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

Miss GINETT'S American Manucure, Soins d'hygiène, 13, rue de la Tour-des-Dames (Entresol). Trinité (10 à 7 heures).

Nelly ANDER'S MANUCURE, 26, place de la Madeleine. (English spoken).

SOINS D'HYGIÈNE Pédic. Manuc. Bains, 19, rue Saint-Roch (Opéra), 10 à 7.

Américaine Manucure 27, RUE CAMBON, 2<sup>e</sup> ÉTAGE, de 11 à 7 h.

PHOTOS INÉDITES MERVEILLEUSES NOUVEAUTÉS  
Éch. 5 fr. Superbes assortiments. 10, 20 fr. ROLAND, 38, rue de Cléry, PARIS.

MANUCURE SOINS DE BEAUTÉ. M<sup>e</sup> LOUISE,  
7, rue de Calais, 3<sup>e</sup> s. cour, porte gauche.



## ON DIT... ON DIT...

### L'ouvrier de la onzième heure.

Le comte Berchtold, qui vient d'abandonner la direction des affaires, à Vienne, n'avait jamais été un bon ministre : le comte d'Aernthal, à son lit de mort, désigna comme son successeur ce magnat élégant, prétentieux, infatué de sa naissance et de sa situation mondaine. Et le vieil empereur François-Joseph, docilement, offrit le pouvoir au « beau comte Léopold ». Mais celui-ci fit d'abord le dédaigneux : « Les Berchtold, disait-il, sont trop nobles pour devenir fonctionnaires. » Puis quand il vit qu'on allait renoncer à le supplier, il se dépêcha d'accepter la présidence du Conseil.

Au ministère du Ballplatz, le comte Berchtold ne fit jamais de zèle. Il affectait un mépris aristocratique pour les paperasseries bureaucratiques et les abandonnait à ses scribes. Lui, s'occupait de ses terres, de ses chevaux. Son indolence avait résumé la conduite des affaires à cette consigne extrêmement simple et fidèlement observée par ses subordonnés : « Sur toute question importante, demander à M. de Tchirsky l'avis de Berlin, et s'y conformer. »

En pleine crise, aux heures les plus graves, le comte Berchtold n'a jamais cessé de promener sa haute taille et sa calvitie célèbre sur les champs de courses, aux réunions de polo, dans les bals élégants et jusque dans les bouis-bouis du Kaiser Garten et du Bas Prater. D'un cœur léger, d'une main non chalante il a précipité l'Autriche dans les plus effroyables catastrophes ; l'œuvre est consommée ; il fait une pirouette et s'en va.



### Le tricot.

En ces temps où chacun s'efforce, selon ses moyens, de servir sa patrie, M. Bonnat se désolait sincèrement : son âge lui interdisait de prendre le fusil, et à quoi sert de « peindre ressemblant », lorsque la patrie est en danger ? M. Bonnat a trouvé un moyen d'employer utilement ses journées : le célèbre portraitiste tricote des chaussettes pour les « poilus » du front !

Notre plus célèbre tragédienne tricote aussi chandails et passe-montagne pour ses amis qui sont au feu. L'admirable Phèdre vient même de faire parvenir un superbe maillot vert pomme à un de ses amis, musicien et critique musical très en vue, qui est, en Argonne, secrétaire d'un très jeune et très brillant général qu'on appelle « le Marocain ».



### On touche.

On touche toujours à l'Opéra ! Il n'y a plus de directeurs, plus de recettes, mais il y a la Subvention ! On distribue 60.000 francs au personnel, c'est-à-dire aux employés, aux comptables et aux danseuses, mais non aux chanteurs qui sont au cachet.

Signe des temps ! Ces demoiselles du corps de ballet viennent en limousine recevoir 80, ou 57 ou 27 francs selon leur grade. Il en est qui font abandon de leurs émoluments pour des œuvres de secours, mais c'est la minorité hélas ! il faut l'avouer.



### Vers d'album.

C'est à Marseille. Une Anglaise jeune et charmante, lettrée comme le furent beaucoup de reines d'Angleterre, poëtesse comme M<sup>mes</sup> de X, Y, Z (inutile de les nommer, elles seraient trop contentes) et amoureuse de son mari officier dans l'armée des Indes : pour le grade mettons qu'il soit capitaine, et pour le nom mettons (en changeant quelques lettres) qu'il s'appelle William Lee.

On prie la jeune femme d'écrire quelque chose sur la vie dans un album d'autographes. Elle s'exécute aussitôt et improvise ces vers délicieusement simples :

*This is the life  
Of little me :  
I am the wife  
Of William Lee.*

Le capitaine William Lee peut aller au feu, sa femme l'attendra, épouse parfaite... comme le sont aujourd'hui toutes les épouses dans les pays alliés.

### Le tramway du Parnasse.

Les compagnies de tramways ont dû remplacer tant bien que mal leur personnel, soit par des femmes, soit par des hommes non mobilisables.

La ligne « Les-Halles-Ivry » possède de ce fait un receveur qui déride les plus moroses. On ne le connaît que sous le surnom de « Marius ». Il est jeune, méridional et poète. Il est surtout fort galant avec les dames :

— Madame daignerez-vous me faire l'honneur de me régler votre place ?

— Mademoiselle, je vous offre mes hommages et ce coin où vous évitez les courants d'air...

Et, sur la plate-forme, entre deux stations, aux gens qui lui sont sympathiques, il se plaît à faire lire ses vers. Voici d'ailleurs les derniers :

Tu auras beau être furieux,  
Kaiser, nous serons victorieux !  
Tu peux compter que Joffre,  
Te passera quelque chose  
Qui sentira la rose,  
Sur ton impériale gaufre...

A défaut de talent, Marius a au moins de bons sentiments !



### La scène et la tribune.

Le pauvre A. de Caillavet, qui vient de mourir, fut sollicité de « faire » (comme on dit) de la politique : mais il avait bien trop d'esprit pour céder à la tentation !

Quelque temps avant les élections législatives de 1914 une délégation de ses compatriotes vint lui offrir d'être leur candidat :

— Merci, répondit-il, mais la politique est incompatible avec ma profession, car je suis auteur...

Et, comme un des délégués n'avait pas saisi :

— Cher Monsieur, j'écris des comédies mais ne saurais en jouer... La délégation comprit qu'il ne fallait pas insister et se retira.



### Le père de « la petite Chiquette ».

Louis Codet, le charmant auteur de *la Petite Chiquette*, vient de mourir d'une blessure reçue dans les Flandres. Il était adjudant d'infanterie.

Cette mort sera très vivement ressentie par ceux qui aiment les lettres, car il avait beaucoup de talent. Il était aussi d'une modestie exagérée. *La Petite Chiquette*, après un succès mérité en volume, fut reproduite par un grand quotidien. Louis Codet, qui parcourait la Catalogne française, son pays natal, fut avisé par un ami de la publication de son roman dans ce grand quotidien. Il en conçut de la joie et se dit qu'il toucherait à son retour les droits d'auteur que cette publication devait lui valoir. Mais, quand il fut de retour, ayant écrit au directeur du journal en question, il n'en reçut aucune réponse. Néanmoins, il y alla deux fois et, ayant attendu en vain de 2 heures à 6 heures du soir, il renonça à ses droits d'auteur pour ne pas manquer ses rendez-vous de tennis, car il aimait beaucoup se dépasser en exercices physiques.



### Silhouette du Palais.

Lorsque M<sup>e</sup> D..... revêt sa robe d'avocat, il est assez malaisé de deviner son sexe. Sa démarche « roulante », sa voix rude, ses gestes brusques, son langage... imagé, une ombre de moustache à la lèvre supérieure font trop souvent oublier qu'elle appartient à la plus belle moitié du genre humain. On ignore qu'elle posa jadis pour un caricaturiste qui voulait fixer à jamais les traits de la République.

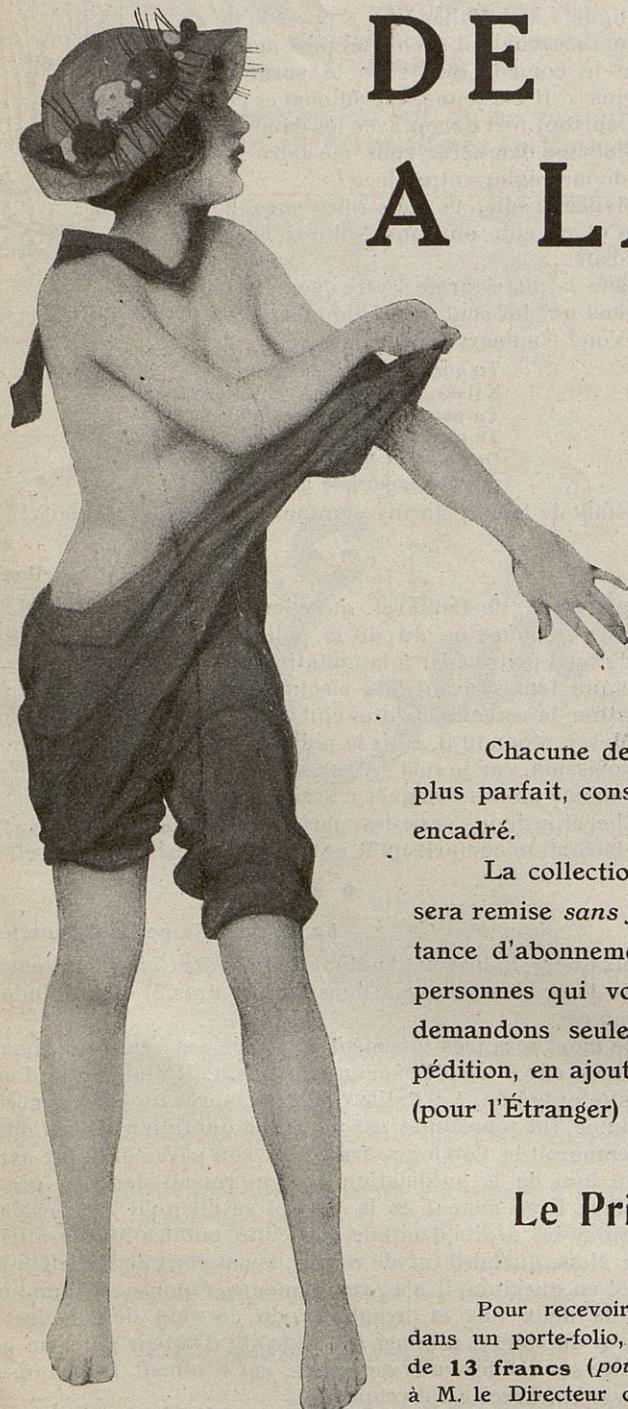
Elle a surtout le talent de dire ce qu'elle pense et sa devise est « La Vérité sort du Puits ».

— Heureusement, disait dernièrement un de nos plus spirituels présidents, qu'elle sort tout habillée. Sinon, par ces temps de censure, ce serait scabreux !...



**JUSQU'AU 15 FÉVRIER**

*La Vie Parisienne* sera heureuse de donner **EN CADEAU GRATUIT**, à toute personne qui lui fera parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement d'un an ou de six mois un ravissant album :



# DE LA BRUNE A LA BLONDE

Magnifique collection  
de 16 ESTAMPES ARTISTIQUES  
par

**Raphaël KIRCHNER**

*tirées en couleurs avec le plus grand luxe sur très beau papier fort, à marges, et renfermées dans un élégant porte-folio*

Chacune de ces estampes, gravée, aquarellée et imprimée avec le soin le plus parfait, constitue un petit chef-d'œuvre d'art et de typographie, digne d'être encadré.

La collection des seize estampes renfermée dans un très élégant porte-folio sera remise *sans frais* aux personnes qui viendront elles-mêmes régler leur quittance d'abonnement aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris. Aux personnes qui voudront que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous demandons seulement de nous indemniser des frais d'empaquetage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

**Le Prix de la Collection est de 12 francs**

Pour recevoir franco *sans s'abonner*, cette collection de 16 estampes, renfermées dans un porte-folio, fabriqué spécialement, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de **13 francs (pour la France)** ou de **13 fr. 50 (pour les Pays de l'Union postale)** à M. le Directeur de **LA VIE PARISIENNE**, 29, rue Tronchet, Paris.

## **"EROS"** Série inédite de **20 ESTAMPES en Couleurs** de **RAPHAEL KIRCHNER**

Déshabilles de Parisiennes et Intimités de boudoir  
Chacune de ces estampes inédites en **couleurs** mesure 37×26, tirage limité à 500, grand luxe, réemarginées sur papier à la forme, pouvant s'encadrer immédiatement. La série complète : **100 fr.** Envoi franco contre mandat-poste, de 2 gravures contre **11 fr.**, ou bien de 4 gravures contre **21 fr.** Catalogue illustré sur demande.

**"GUERRE 1914"** Série inédite de 16 estampes en couleurs format 36×28, tirage grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin, Marcel Feliu, Sandy-Kook, Mesplès, Thomasse, Valérane, Boiry, Vincent-Anglade, Domergue, etc. — Frano la série contre **20 fr.** — Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS.

**EN VENTE PARTOUT**  
**LES PETITES FEMMES DE LA VIE PARISIENNE**  
Un ravissant album de cent dessins spirituellement galants

*Prix : 95 centimes. (Par la poste : 1 fr. 15).*

## **Le COURRIER de la PRESSE**

Bureau de coupures de journaux  
**21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2)**  
FONDÉ EN 1889

Directeur : **A. GALLOIS**

Adresse Télégr. COUPURES-PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure



## LE VERRE D'EAU

... Je me réveille. La lumière m'éblouit. Clignement d'yeux. Clarté. Nuit. Clarté encore. Enfin je vois... Où suis-je?... Ces murs blancs, cette chambre claire, ce lit de cuivre, cette odeur de vernis, ces rideaux de mousseline à carreaux rouges et blancs?... Soudain, je me souviens. Je suis blessé. Oui. Mon épaule est bandée; je suis arrivé ici hier soir... Le lit est bon, tiède, d'un confort dont je ne me souvenais plus. Je m'y repose comme dans un bonheur inespéré... Je ferme les yeux, je m'abandonne, je me sens faible. C'est délicieux. Oh! le bienfait de cette vie désormais sans efforts!... Mais Dieu que j'ai soif!... Ah! voici sous l'oreiller la poire électrique... Une idée stupide : la poire pour la soif... Je sonne.

— Mon lieutenant?

La voix est douce et moelleuse. Je me retourne... Une jeune femme me sourit, blonde, mignonne sous la coiffure aux longs plis droits et le costume d'infirmière... Une femme! Moi qui n'en ai pas vu depuis des mois!... Je reste médusé. Tout de suite ce qui me frappe en elle c'est — comment dirais-je? — son air travesti. On la croirait déguisée en nonnette. Bienheureux couvent où les bonnes sœurs seraient si jolies!... Il est vrai que je suis à Paris... Je dois la regarder avec insistance car elle rosit, puis, pour cacher son embarras, rit de toutes ses dents.

— Vous désirez, mon lieutenant?

Ma foi, je ne sais plus. Je n'ai plus d'idées. Je balbutie... Ah! si, j'ai bien soif.

— Un verre d'eau, vous seriez si gentille...

Elle disparaît un moment et revient avec le verre demandé. Elle me fait boire. Elle soutient ma tête et ma nuque repose au creux de son bras nu... Je paresse un peu, je m'attarde et quand j'ai fini je dois avoir dans les yeux un regret enfantin car elle me considère avec malice... Je voudrais bien engager la conversation mais aux premiers mots elle m'arrête :

— Chut! Pas aujourd'hui! Le docteur l'a défendu...

Elle se veut sévère et, presto, un doigt sur les lèvres, elle s'en va...

.... Depuis vingt-quatre heures, je n'ai pas revu « mon » infirmière. D'autres sont venues mais aucune ne m'a fait la même

impression... Le temps me semble long... Soudain je me rappelle que c'est l'heure où je l'ai appelée hier : elle doit être de service en ce moment. Si je demandais encore un verre d'eau?... Je sonne et j'attends avec impatience... Sera-t-elle?... Hélas! La porte n'a livré passage qu'à une honnête et robuste dame qui s'inquiète la bouche en cœur :

— Vous demandez?...

Je n'ai pas fini de parler qu'elle accourt débordante de bonté, me soulève avec des soins mignards, m'entoure de sa compassion désordonnée, agitée comme sa poitrine maternelle. Vite je bois sans son aide et je la congédie d'un ton sec :

— Non... Rien... Merci... Ça va bien.

Je l'entends dire en refermant la porte :

— Eh bien vrai! Pas aimable le lieutenant!

J'ai un remords. Pauvre bonne dame! Mais aussi pourquoi l'autre n'est-elle pas venue?...

... Troisième jour... Serai-je plus heureux aujourd'hui?... Comme les autres matins, je sonne ; je ne renouvelle guère mes procédés mais l'on ne peut en vouloir à un convalescent de manquer d'imagination. Je suis anxieux de savoir... La porte s'ouvre... Ah! c'est elle... Tout de suite je suis joyeux et ma figure s'épanouit.

— Vous paraissiez bien gai, ce matin?

— Oh! oui...

Et, comme l'autre jour, elle me fait boire. Je goûte le plaisir attendu. Je me plains un peu, me rends intéressant et j'allourdis ma tête pour mieux sentir la fraîcheur de son bras. Elle n'est pas dupe de ma comédie, me laisse faire avec indulgence et s'amuse. Comme elle veut se retirer.

— Oh! attendez encore un peu, dites!

Un scrupule la retient.

— Mais les autres?

— Ils ont bien le temps!

A travers les rideaux le soleil allume les carrés écarlates; d'un jet où les poussières font des bonds sous il pose sur le parquet un cercle de lumière; une odeur flotte, nette et propre, comme le cuivre poli du lit, le chêne frotté des chaises, les murs blancs...

Elle va et vient dans la chambre, range quelques flacons sur une table, met chaque chose à sa place. Elle est grande, souple, de hanches mouvantes et j'imagine son corps lisse de Diane agile. Je me sens horriblement timide, très bête, et je n'ose lui parler de peur de rougir...

— Madame?

Elle accourt, remonte mon oreiller et je reçois ses soins comme un enfant.

— Eh bien?

— Je voudrais que ce soit vous qui, chaque matin, m'apportiez le verre d'eau...

Elle éclate d'un rire en cascade. Puis elle me répond comme à un gosse — le grand gosse que je suis dans ce lit :

— Entendu mon lieutenant.

Dire qu'il y a dix jours j'étais au feu!... J'en douterais à certains moments...

... Tous les matins elle vient et très en confiance maintenant elle bavarde avec moi. Elle m'a dit son nom : Annie, Madame Annie... Je sais qu'elle habite Paris comme moi et qu'après la guerre je pourrai la revoir. Mais sur elle je n'ai pas voulu l'interroger davantage.

Moi, je lui raconte mes campagnes comme un vieux briscard et elle me fait l'amitié de ne pas bâiller.

... Je lui ai dit :

— J'avais une amie.

Et depuis ce jour elle s'intéresse beaucoup à cette amie. Au fond elle n'ignore pas que ce n'est qu'un détour et elle consent à la supercherie de causer de soi de cette façon déguisée... Mais elle a toujours l'air de se divertir et quand ses yeux se font tendres sa bouche sourit, ironique...

Je pense : « Mon petit on se moque de toi et l'on a fichrement raison. » Mais je commence :

— Madame...

Puis, je m'arrête court.

— Non, plus tard...

Elle s'amuse énormément :

— Vous me direz ça quand ce sera mûr...

... Et brusquement c'est arrivé. Le matin, comme de coutume, elle entrail dans ma chambre quand je lui ai dit :

— Madame Annie, écoutez-moi...

Elle a vu mon air décidé, a compris, a déposé sans émoi le verre d'eau sur la table et, tranquille :

— Je sais ce que vous allez me dire. C'est la crise.

— La crise?

— Oui, cher monsieur, la crise... Voyez-vous, je n'ai pas encore soigné un blessé sans que le sixième jour, le septième au plus tard, il ne soit tombé amoureux de moi... J'avoue d'ailleurs que cela n'a aucune importance et que quarante-huit heures après il est radicalement guéri... Vous reconnaîtrez que, si je suis franche, je ne me fais pas d'illusions.

Je veux protester :

— Je vous assure...

— Je suis tranquille. Vous ferez comme les autres... Mon Dieu ! C'est bien simple ! Vous revenez du feu, vous avez mené pendant un mois une vie terrible et soudain vous vous sentez choyé, entouré, dorloté... Il n'y a pas loin d'un héros à un enfant... De mon côté je ne suis pas vilaine... Oui, oui, mieux, je suis mieux encore... J'ai un heureux caractère, des soins doux, le rire facile... Alors il arrive fatidiquement... ce qui vous est arrivé. Je vous l'ai dit, c'est absolument inoffensif. Vous, vous avez quelque attendrissement mélancolique. Moi, je demeure plutôt flattée. C'est tout ce qu'il faut pour devenir ensuite de bons amis... J'aurai une assez jolie cour après la guerre, la cour de la charité...

Je reste confus. Je sens qu'elle a raison et j'en conviendrais tout de suite s'il n'en coûtaient encore à mon amour propre... J'essaye de blaguer.

— Alors, rien?

— Rien.

Je montre sur la table le verre qu'elle a posé.

— Le verre d'eau seulement?

Elle éclate de rire :

— Le verre d'eau...

— C'est peu!

— Ce qu'il vous faut pour vous rafraîchir.

LOUIS-LÉON MARTIN.

## FEUILLES VOLANTES

### LEURS LETTRES

Leurs lettres... Elles voyagent lentement, s'arrêtent, se perdent. Mais celles qui achèvent leur trajet révèlent le plaisir et la soif d'écrire qui guident, sur un papier de rencontre, la main de nos soldats. Jamais le Français n'a tant écrit. Après la lettre paternelle, filiale ou amoureuse, la lettre plus urgente que l'air et le pain qui crie aux siens : « Je suis sauf », il écrit encore. Il se confie à des amis inconnus, et s'en excuse presque : « C'est à cause d'un article dans un vieux numéro de journal, que j'ai pensé à vous écrire... »

Il faudrait copier les pages qui suivent ce timide début, quatre pages confiantes et folles, une expansion de lycéen, des souvenirs d'adolescence, des récits de bataille, le regret des livres aimés, une longue rêverie aux étoiles où bat la pulsation lourde du canon, puis un adieu gauche et gourmand, — et point de signature. Dix lettres ressemblent à celle-là, par l'anonymat, le mélange d'abandon et de réserve cérémonieuse; l'une contenait une petite fleur d'anthémis, cueillie sur le revers de la tranchée, et qui n'avait pas encore perdu son amer parfum de camomille. Comme ils sont frères, ces Français épris du livre et du journal, respectueux de la pensée imprimée ! L'un d'eux, depuis quatre mois, agrave d'un kilo sa charge, plutôt que de quitter quatre volumes chérissés. Où est-il à présent, ce bibliophile boueux, sentimental et gai ? Que demeure-t-il d'un groupe qui serrait autour de lui « deux étudiants de l'Ecole des Chartes, pousseurs de colles et grands chapardeurs de fabac ; un peintre cubiste qui voit la guerre en violet-évêque et noir ; un marchand de vin, délicat et poète, qui sait par cœur les chansons de Bilitis ; un pharmacien renommé pour saigner les poulets et dépoiller les lapins ; un planteur de café qui a chassé le tigre ; un pianiste, un courtier en colon?... » La nuit tombée et le canon silencieux, nous nous laissons tomber de lassitude, on se hâte de parler métier, impressions, souvenirs, livres, pour bien se prouver qu'on est vivant, qu'on existe très fort... S'il y a du vin, nous levons nos quarts et nous disons : « A la santé « de ceux qui s'amusent moins que nous, à Paris ! Au souvenir « de ceux qui claquent tout près d'ici, en attendant notre tour ! « A la Lorraine que nous gardons ! Et puis nous nous couchons « par terre et nous dormons... »

« Nous dormons... » Confiante jeunesse endormie sur la terre, bonne race, enivrée de mourir pour une idée — mais la plus belle de toutes les idées ! — tu te soucies pourtant de ne pas périr tout entière, et tu sauves du brasier, pour les jeter vers nous avant d'aller à ton destin, ta dernière pensée, avec la dernière flûte du talus !

Mais je cherche en vain des signatures, ceux qui écrivent se sentent assez riches pour donner, sans rien demander en retour. On dirait que ces braves ne s'émeuvent que de scrupule, et ne tremblent que de se juger. Délicatesse, piété, je cherche un mot qui serait digne du geste de cet agent de la Sécurité militaire, dont nous ne saurons jamais le nom. Il avait reçu, pour un blessé allemand, un petit colis de Noël : écharpe de laine, un peu de chocolat, et deux ramilles de pin vert, venues de si loin et si lentement, que le blessé n'eut pas le temps, avant de mourir, d'en baisser la rude verdure.

Mais l'agent chercha et trouva sa tombe, pour remettre au mort son dû, son bien le plus précieux et le plus perdu : le vert souvenir de sa neigeuse province allemande.

### LES NOUVELLES

Un sous-officier, venu de l'Est en mission pour la première fois depuis le mois d'août, m'avoue que l'aspect de Paris le surprend, et je le presse de questions, car il tarde à s'expliquer ; il a acquis là-bas le calme, la lenteur assurée des regards et des gestes, une brièveté de paroles qui le changent...

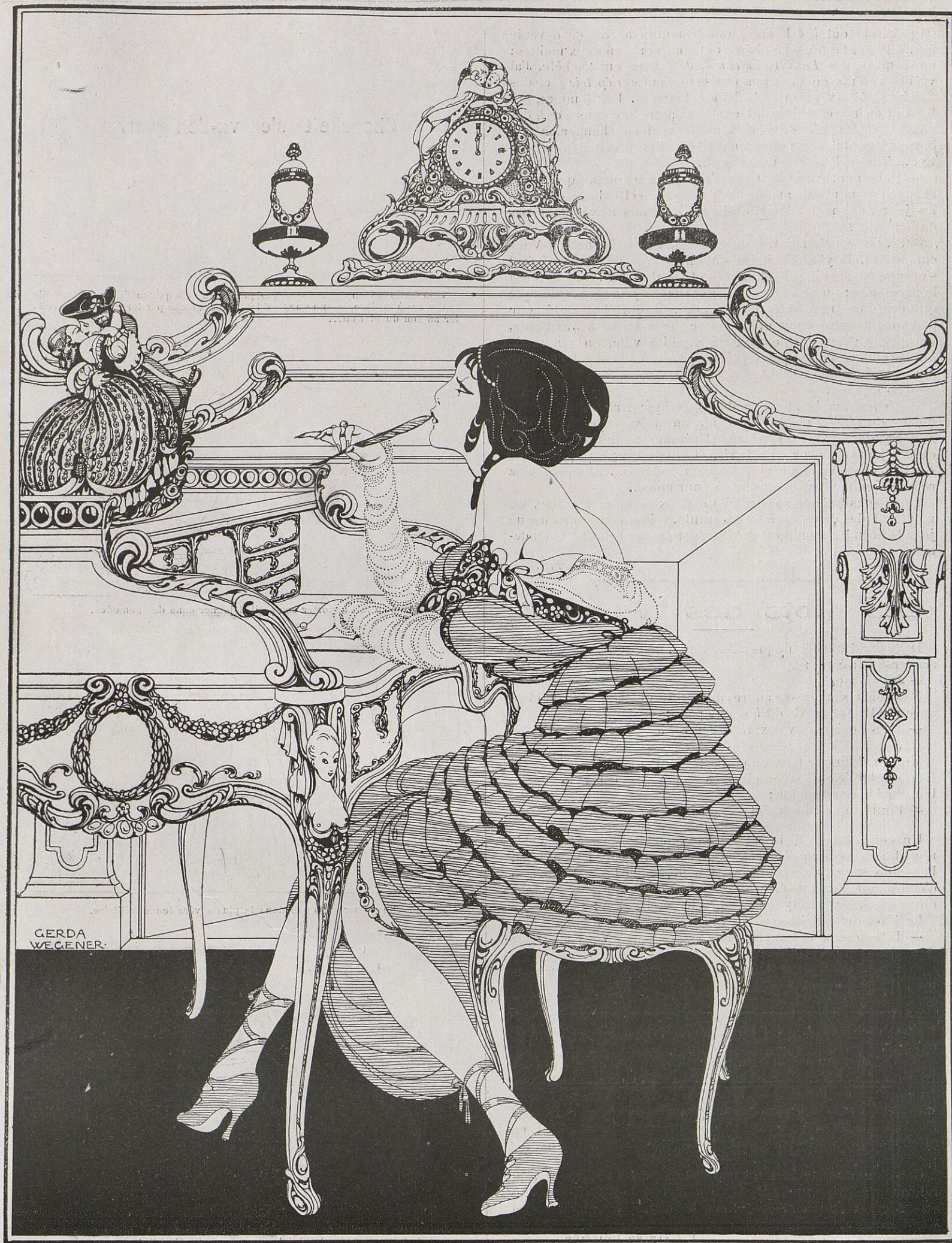
— Vous avez trouvé Paris triste?

— Non... pas précisément...

— Désert?

— Oh non, au contraire... Tous ces gens dans les rues... Ce n'est pas qu'ils soient très nombreux, mais comme ils s'agitent!... Dans X... nous sommes cent mille hommes de troupe, et cela fait moins de bruit et de foule qu'une sortie d'atelier à Paris...

## DU CŒUR AU FRONT



LA LETTRE AU COMBATTANT

Et puis, surtout à 4 heures, tout le monde a l'air de devenir fou, à Paris. La foule se divise tout d'un coup en deux moitiés: une qui vend « *La liberté lintran* », et l'autre qui l'achète. J'ai vu des enfants de deux ans qui vendaient « *Lépétie* » et des bambins de six ans qui la leur achetaient. Des femmes, qui lisaienr en marchant, m'ont mis leur parapluie dans l'œil, des vieillards absorbés derrière leur journal se changeaient en bornes immobiles au milieu du trottoir et entravaient la circulation... Tout cela est bien étrange!...

— Mais non, voyons! C'est l'heure du communiqué, c'est l'heure des nouvelles; moi aussi, j'attends cette heure-là, tous les jours, dès mon réveil! Là-bas, à X... vous n'avez donc pas de journaux?

— Si, assez facilement. Mais on ne les lit pas beaucoup. Vous comprenez, il y a des jours où on se bat, et après il faut s'occuper de savoir si les hommes et les chevaux indemnes ont le nécessaire; on ne s'amuse guère avec les journaux. Qu'est-ce que cela peut nous faire d'apprendre, aujourd'hui plutôt que demain ou après-demain, ce qui se passe ici et là?... Et puis, une petite ville c'est toujours une petite ville, en temps de guerre comme en temps de paix; il y a des nouvelles locales qui nous passionnent...

— Lesquelles?

— Eh bien, mais... les grandes nouvelles; par exemple que le loueur de pianos vient de recevoir un arrivage de choucroute remarquable, que le tapissier s'est arrangé pour avoir tous les quinze jours du beurre de Paris, et que le gruyère du fleuriste est beaucoup meilleur que celui du boucher... Si vous saviez ce que signifient ces nouvelles-là pour nous...

Et le sous-officier souriait d'un doux sourire sauvage, en montrant des dents de bête exigeante, avide d'enrichir chaque jour le beau sang qu'il est prêt à répandre tout entier le lendemain.

COLETTE.

## Les Mots des "Poilus"

Dans une tranchée de première ligne, un guetteur tombe à la renverse et s'écrie :

— Je suis mort!

Son voisin s'empresse auprès de lui, et, constatant que la blessure n'est point grave, dit à son copain :

— Mais non, mon vieux, tu exagères!...

Un soldat a eu le menton éraflé par une balle. La plaie [s'est bien cicatrisée et le sillon glorieux disparaît peu à peu. Mais le blessé déclare au major :

— Pourvu que ça se voie!

Un convalescent, le bras en écharpe, exhibe sa capote déchirée et son képi cassé sur la promenade d'une ville du Midi. Passe un superbe sergent appartenant à une brillante section d'état-major, frais rasé, la moustache conquérante, les galons étincelants, bref, un type parfait de bel embusqué :

Le blessé passe, sans saluer. Le sergent l'arrête :

— Dites donc, vous ne pourriez pas saluer? Vous ne voyez donc pas que j'ai un galon au bras?

— Grade égal, sergent! répond fièrement le blessé: au bras, moi, j'ai un pansement.

En France, la fantaisie se trouve partout et même dans les trains de blessés. A Saint-Malo, un éclopé raconte ses pérégrinations :

— J'ai été évacué du front sur Troyes; de Troyes on m'a transporté à Nice, de Nice à Montauban, et de Montauban au Mans. Cela ne me déplaît pas car j'aime les voyages et mes moyens ne m'avaient pas permis jusqu'ici de visiter la France. Du Mans je suis allé faire un tour à Paris et maintenant, en attendant que ma blessure soit guérie, je visite la Bretagne...

Un soldat dont le bras fut brisé par un éclat d'obus, et qui, réformé, va être rendu à la vie civile, demande au major :

— Alors maintenant, monsieur le major, je vais être un « embusqué »?

J. GALTIER BOISSIÈRE.

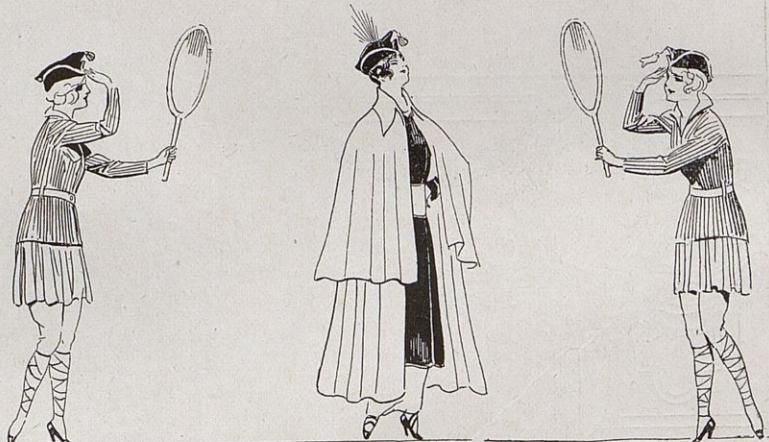


Chonchette s'en va-t'en guerre

Chonchette a l'âme guerrière: quoiqu'elle ne soit qu'une faible femme elle veut vivre à la dure, comme nos soldats. Elle couche par terre, se fait réveiller au son du clairon...



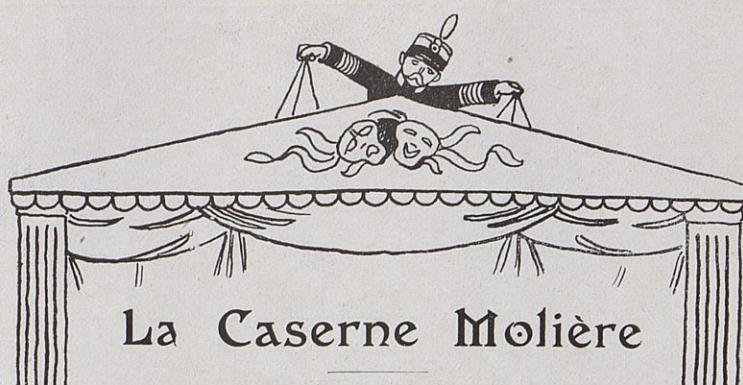
Elle se fait apporter son petit déjeuner dans des gamelles...



Elle ne sort plus que dans la plus sévère tenue militaire.



Mais cette guerrière ne va qu'à pied. Que voulez-vous? Elle n'a jamais pu entendre éclater un pneu sans défaillir!



## La Caserne Molière

*« M. le colonel Albert C..ré vient d'être attaché à l'Etat-Major du Gouvernement militaire de Paris, afin de pouvoir s'occuper des affaires du Théâtre-Français. »*

### Au corps de garde.

Pensant qu'il y avait quelque chose là-dessous, et que les autorités supérieures n'auraient jamais pris sans raison l'initiative d'une mesure aussi radicale, je n'eus rien de plus pressé que de courir au Théâtre-Français afin de me rendre compte par moi-même de la gravité des circonstances. Quelque crise, sans doute, plus terrible encore que celles que résolvait jadis feu M. Claretie, avec tant d'adresse!... Aux alentours du monument je ne remarquai rien d'anormal. La Civette est toujours aussi achalandée (avec un pourcentage plus fort que jamais de tabac anglais en boîtes à thon mariné) et les galeries du Palais-Royal sont toujours aussi léthargiques. Quant à la statue de Musset, elle représente sans cesse un jeune-malade-à-pas-lents (affalé même) que réconforte une infirmière angélique.

Cependant, derrière la porte vitrée du tambour, j'aperçois quelques uniformes. Et un factionnaire, en uniforme lui aussi, montait la garde en marchant de long en long. Au mouvement que je fis pour avancer, il croisa la baïonnette.

— Mon ami, commençai-je...

— Je ne suis pas votre ami, risposta le jeune militaire avec irritation. Je suis... (ici un nom que la censure m'a prié de ne pas citer) la plus jeune recrue de la dernière promotion du Prytanée-Conservatoire. Et je suis mobilisé. Je garde la caserne.

— La caserne?...

— Parfaitement, la Caserne Molière. C'est le nom nouveau du bâtiment. « Maison de Molière », cela date, cela pue d'une lieue la décadence sociale d'avant 1914, « Maison de Molière! » Pourquoi pas « Pavillon des Muses » ou « Folie érotique », ou quelque appellation de ce goût frivole et coupable?... Mais je suis sûr que vous venez pour voir le général...

— Non, j'aurais voulu rendre visite au colonel Albert C..ré.

— Il est général depuis ce matin. Vous tombez bien. Il est d'excellente humeur et vous recevra volontiers. C'est un poilu. Et pas fier... Allons, rompez! On vous a assez vu.

Et le jeune homme reprit sa déambulation martiale devant la façade de l'ex-Théâtre-Français. Pour moi, déjà impressionné, et les narines en outre flattées par le relent de corps de garde qui se mêlait subtilement au reste du parfum des comédiennes célèbres, je me rendis, d'un pas alerte et cadencé, à travers un dédale de couloirs et d'antichambres, dans le cabinet directorial.



Le corps de garde : l'inspection d'un pékin.

### Une exécution.

Le général C..ré me reçut avec une mâle rondeur. Et avant même que j'eusse ouvert la bouche, il s'expliqua comme s'il devinait d'avance les questions que j'allais lui poser :

— Il ne vous échappe point, n'est-ce pas? monsieur, me dit-il, qu'il y a ici quelque chose de changé. Mais ce dont vous ne vous doutez peut-être pas, c'est la profondeur radicale, absolue, de ces modifications. Le ministre de la Guerre m'a donné une mission, monsieur, une mission très difficile, à la fois ardue et délicate. Mais je saurai me montrer à la hauteur de ma tâche...

A ce moment, retentit l'appel pressant du téléphone. Brusque, le général C..ré saisit l'appareil. Je remarquai (les détails les plus menus sont souvent bien révélateurs) qu'il le tenait dans sa main du geste même employé par Turenne, Villars, Vauban pour brandir leur bâton de maréchal au moment où l'action se corse, dans les tableaux d'histoire. « Un homme à noigne! » augurai-je. Et je ne me trompais pas.

— Allô! allô! Vous dites? Le capitaine Gr..nt a découvert la



Une sociétaire en tenue de corvée.

retraite de l'ex-commandant Le B..gy? Et vous demandez ce qu'il faut faire? Mais il n'y a pas à hésiter, ce me semble! Envoyer un détachement cerner le repaire du rebelle, se saisir de sa personne et le faire comparaître devant le Conseil de Guerre, qui le condamnera pour haute trahison...

« Comment? quoi?... Les circonstances atténuantes? le talent? Vous êtes fou, je suppose. Il n'y a pas de circonstances atténuantes! »

### La manière forte.

Il raccrocha le récepteur et me regardant bien en face :

— Le talent!... Je vous demande un peu où nous irions, s'il fallait tenir compte du talent? Je trouve déjà que, avant 1915, on en faisait beaucoup trop de cas. Le talent n'a jamais servi qu'à donner des crises d'orgueil à ceux qui en sont affligés. Tout



Un indiscipliné condamné à trois jours de « boîte »!

officier de l'armée de Molière qui a du talent est démissionnaire par définition. Dieu merci! nous avons mis ordre à tout cela. Désormais nous n'aurons que des sujets souples, bien en main.

« Le règlement que j'ai été chargé d'élaborer et que j'ai promis de faire observer est très rigoureux. Mais il est surtout formel au sujet des transfuges. Oyez plutôt :

#### ARTICLE 9

« Tout officier, sous-officier ou soldat de l'Armée de Molière qui aura déserté sera condamné pour haute trahison et aura à payer deux cent mille francs à la caisse des Invalides. »

« Je ne transigerai jamais là-dessus; je ne m'en cache point d'ailleurs: j'aime la manière forte. Elle seule assure l'homogénéité des effectifs. D'ailleurs un exemple était nécessaire. S'il ne suffisait pas, je donnerais à cette mesure un effet rétroactif. Je poursuivrais MM<sup>es</sup> Gén.at, Pr.v.st, M.r.no, R.gn.r, Br.nd.s, je poursuivrais M<sup>me</sup> S.r.h-B.rn..rdt... Jusqu'à la gauche, vous entendez bien? jusqu'à la gauche!

## BREST - QUÉLERN - OUESSANT, PLACE FORTE!

CROQUIS DE GUERRE (?) GRIFFONNÉS DANS LA GRANDE FORTERESSE MARITIME DE LA BRETAGNE

Dessins de G. Léonc

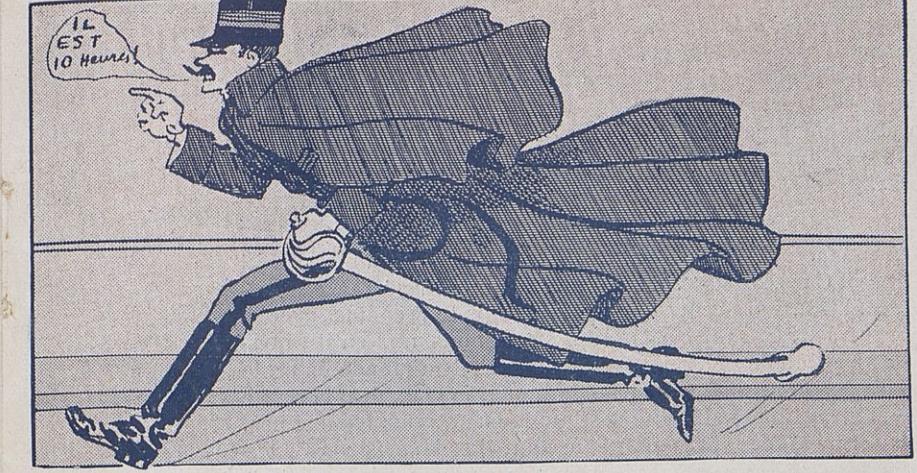


LE BEAU SÉNÉGALAIS



LA FERMETURE DES CABARETS ET DES CAFÉS

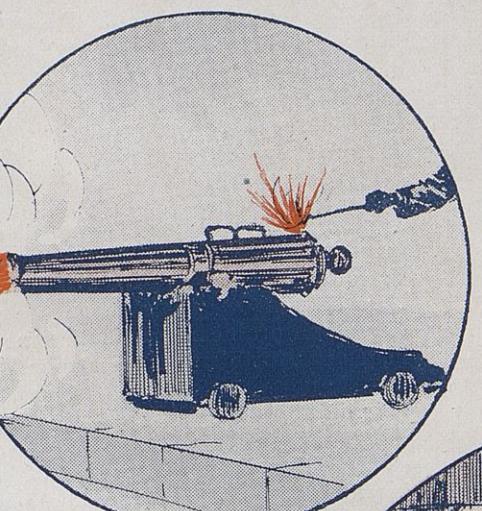
La patrouille passe, terreur des soldats retardataires.



Le gendarme accourt, terreur des bourgeois noctambules.



LE DÉPART DU FUSILIER MARIN

LE SEUL CANON  
QU'ON ENTENDE  
A BREST :  
Celui qui tonne à  
six heures et demie,  
sur le port.

CLASSE 1915 : Le baptême du feu.



LES MATELOTS SONT RIGOLOS ... (air connu.)



9 HEURES DU SOIR : L'heure du « communiqué » de la Dépêche.



L'appel du soir par le capitaine Sylvain.

## Discipline et tournées.

— Eh quoi! me récriai-je, manqueriez-vous à ce point de galanterie?

— Il n'y a plus ici d'hommes ni de femmes, il n'y a plus que des soldats. Il importe de conserver la discipline, qui est la force des armées, le gage de la victoire.

« La consigne suprême est: « On ne sort pas ». Autrefois, ceux et celles qui se sauvaient de chez nous s'imaginaient qu'ils en étaient quittes pour ne plus rentrer. Il leur faudra rayer cela de leurs papiers. Ils seront poursuivis et dégradés en séance solennelle. Force doit rester à la loi.

« Mes pupilles, jeunes et vieux, doivent se pénétrer du sens exact du mot « pensionnaire », qui ne signifie pas seulement « pensionné », mais encore et bien plutôt « interne ».

« Le régime est d'ailleurs excellent. On fait trois repas par jour, dont un avec de la viande, et on dort sur un lit de camp. On a droit, toutes les semaines, à la permission de minuit. Grâce à cette hygiène, nous avons pu obtenir une troupe d'un entraînement admirable. Ainsi, pour ne citer qu'un détail entre cent, nous avions, à soixante-cinq ans, des sociétaires encore si pétillants et si frais (surtout parmi les femmes), et cela nous fendant tellement le cœur d'avoir à leur fendre l'oreille, que nous avons reculé la limite d'âge jusqu'à quatre-vingt-deux ans.

« A ce moment, nos vétérans passent devant un grand Conseil de révision qui statue sur leur aptitude. Les uns sont renvoyés dans leurs foyers, d'autres maintenus au foyer (services auxiliaires), les autres enfin hospitalisés à Pont-aux-Dames, où ils prennent leurs invalides.

— Dans tout cela, je vois qu'il ne reste pas grande place pour les tournées.

— Les tournées! Ah! nous en avons fini avec ces errements d'un autre âge! Les tournées sont la chose du monde la plus contraire à l'esprit nouveau qui nous anime. Nous n'en voulons à aucun prix.

« Mais comme il importe que les peuples de l'Argentine et de l'Alabama ne soient point privés de l'enseignement de notre art dramatique national, on leur enverra, à titre d'officiers instructeurs, ceux des nôtres qui en seront jugés dignes par le Conseil supérieur. Il y a là précisément, pour maint sociétaire atteint par la limite d'âge et cependant encore plein d'activité et de courage, une carrière toute trouvée... »

## Une apparition...

Nous étions là de notre conversation quand nous fûmes soudain interrompus par un bruit terrible, qui ressemblait à s'y méprendre au grondement du tonnerre. Et voici que sans autre transition, sans même se faire annoncer, pénétra dans la pièce où nous nous trouvions, un être fabuleux, d'une grandeur démesurée, enveloppé d'un vaste vêtement blanc et flottant à bordure de pourpre, et si imposant que nous sentimes bien qu'il n'appartenait pas à la terre. Ce ne pouvait être évidemment que Lui.

— C'est moi! déclara-t-il d'ailleurs, du haut d'une barbe éternelle.

Et, tremblant d'émotion, le général C.ré, qui s'était mis debout, se pencha vers moi, et me murmura à l'oreille :

— Il a raison: c'est lui, M..n.t-S..ly, le bon vieux Dieu de la Maison. Il est hors cadre.

— Sang et tonnerre! s'écria le nouveau venu, pour qui me prend-on? Et qui m'a f..tu, s'il vous plaît, cette garniture?

— Seigneur! voulut dire le général, rouge de confusion.

— Je dis: « Qui m'a f..tu cette garniture? » Trois galons de pourpre, à moi, M..n.t-S..ly? Il m'en faut sept, vous entendez, sept, et larges chacun de trois centimètres. Je suis Oreste, moi,

sacrebleu, je suis OEdipe, je suis don Juan, je suis tout! Je demeure au-dessus des lois, et il me faut mes sept galons...

Et il nous quitta, dans l'envol de son manteau candide, mais sa sortie fut si majestueuse que malgré qu'elle se fût effectuée prosaïquement par la porte, nous eûmes l'impression que ce grand personnage s'était évanoui par le plafond, comme un esprit...

## La tenue.

— Il ne faudrait pas juger des choses par cet exemple, me dit le général C..ré, lorsque nous fûmes de nouveau seuls. Le maréchal M..n.t-S..ly a perdu depuis longtemps tout contact avec la terre, et, à vrai dire, c'est plutôt pour nous une entité mystique, un symbole religieux. Mais pour tout le monde, la règle est stricte en ce qui concerne la tenue, je veux dire la petite tenue. Le costume kaki pour les hommes; et, pour les femmes, un uniforme à peu près pareil à celui des dames de la Croix-Rouge lorsqu'elles sortent dans la rue, avec grande cape flottante et bonnet de police. C'est ravissant et crâne comme tout. La grande tenue reste, jusqu'à nouvel ordre, le costume exigé par le rôle, les jours de représentation.

— Jusqu'à nouvel ordre! Que voulez-vous dire?

— Parce que j'attends avec impatience le retour du front (où il se distingue) du capitaine G..br.l B..ssy, pour lui demander d'étudier un dispositif permettant de jouer toutes les pièces en costume militaire actuel... Puisque nous ne savons pas au juste comment s'habillaient les Anciens, il n'y a aucune raison de ne pas les vêtir en officiers, en cantinières et en tourlourous.

— Puisque nous parlons de rôles, dis-je, je ne serais pas fâché de connaître les mesures que vous avez prises au sujet des programmes.

## Le répertoire.

Ici, je m'aperçus que le visage de mon interlocuteur s'assombrissait sensiblement. Avais-je, sans m'en douter, commis quelque impair? Je voulus m'excuser, parler d'autre chose. Mais du ton de quelqu'un qui ne veut point paraître reculer devant un problème particulièrement désagréable à résoudre, le général, tortillant sa moustache, de s'écrier.

— Je ne vous cacherai pas, monsieur, que c'est là le point noir de notre horizon. Les programmes! les pièces à jouer!... il n'y faut pas réfléchir cinq minutes pour se rendre compte que c'est l'habitude de jouer qui affole les comédiens, et leur insuffler cet esprit d'insubordination et de vanité qui les perd tous...

« Si je n'écoutes que mon devoir, et mes instructions, on ne jouera jamais une seule pièce à la Caserne Molière. La discipline aurait tout à y gagner.

« Pensez donc, monsieur! Qu'est-ce que Beaumarchais? Un révolté, une espèce de journaliste. Et Racine? Un homme d'une sensibilité détraquée, une sorte de H..ry B.t...le avant la lettre, obsédé par les « droits de la passion », qui chante l'amour et toutes ses fariboles: bref l'esprit le moins militaire qui soit. Je ne parle ni de Marivaux, cette aimable portière, ni de Musset, ce fol et ce dipsomane. Molière lui-même, dont cet établissement porte le nom, Molière a passé son existence à bafouer l'autorité des pères, des mères, des gouvernantes, des curés. C'est un ennemi - né de la hiérarchie...»



Les ouvreuses servent de cantinières : « Orgeat, limonade, bière! »

## Corneille.

— Et Corneille, dis-je, Corneille cependant?

— Ah! Corneille! soupira le g..néral d'un air enfin de délivrance, heureusement que Corneille nous reste! Sans lui, nous

# L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



UN OBUS TOMBÉ SUR UNE ÉGLISE  
a traversé la toiture (on voit ici le trou).



« AU SANS PAREIL »  
Le général Joffre, saluant le drapeau, lors d'une revue de l'armée du général de Castelnau.



PONT A CHEVALETS  
improvisé par le génie, sur la Meuse.



UNE RUINE DÉSORMAIS HISTORIQUE  
La ferme de C..., qui a été deux fois bombardée.



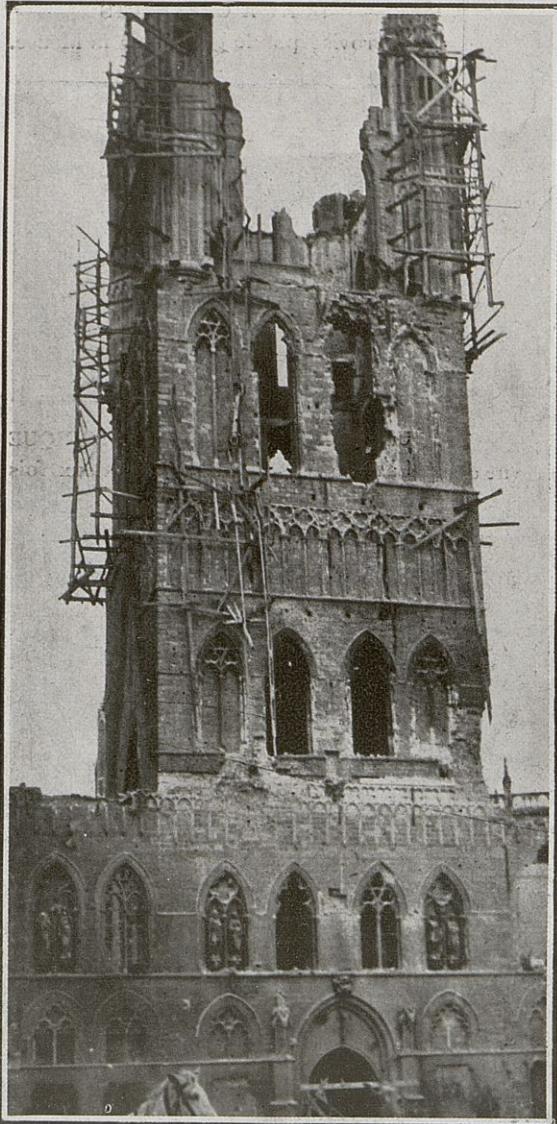
UNE SCÈNE DE L'INVASION DES MODERNES HUNS  
Vieillards, femmes, enfants, arrachés à leurs villages, sont entassés sur des chariots et emmenés captifs en Allemagne.



CE QUE SONT DEVENUES LES DANSEUSES ALLEMANDES DE NOS MUSIC-HALLS  
Les voici faisant leur toilette dans la Mayenne, près du séminaire où elles sont reléguées.



LE DORTOIR DES « INDÉSIRABLES »  
Dans une salle de l'ancien séminaire de Ch... G...



LE VIEUX BEFFROI, TOUJOURS LIBRE  
dresse ses glorieuses blessures au-dessus de la ville d'Ypres.



LA DISTRIBUTION DE LA SOUPE DANS UN CAMP DE CONCENTRATION  
De nombreuses danseuses allemandes sont aujourd'hui dans ce séminaire.



UN CANON DE 75 EN ACTION, DANS L'ARGONNE  
Le coup vient de partir; en arrière on aperçoit un peu de fumée.

### L'ALBUM DE GUERRE DE "LA VIE PARISIENNE"

est redevable à ses lecteurs de presque tous les documents qu'il reproduit. Nous faisons appel à tous les amis de *La Vie Parisienne* pour nous procurer des photographies intéressantes qui seront rémunérées au prix de 10 francs.  
(Toutes les photographies doivent être adressées à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.)

n'aurions plus qu'à fermer nos portes. Mais Corneille nous sauve. Quel génie! Quels alexandrins! Quel héroïsme! Avez-vous lu *Horace*, monsieur? Non, n'est-ce pas? Personne n'a lu *Horace*? Eh bien! moi, par devoir professionnel, je l'ai écouté l'autre jour pendant la manœuvre?

— La manœuvre?

— Oui. Enfin ce que vous appelez jadis, aux temps civils, les répétitions. Et cela se déroule sur le front, c'est-à-dire ce qui se nommait, je crois, le premier plan de la scène. Eh bien! *Horace*, c'est admirable. On croirait qu'on entend le communiqué, le communiqué en vers...

« Corneille! il n'y a que ça. Nous jouerons une pièce de lui par jour, avec intermèdes dansants de Déroulède. Et quand la série sera finie, on recommencera. Voilà!

— Et les autres auteurs?

— Supprimés jusqu'à nouvel ordre. Je veux dire jusqu'à ce que le capitaine B...ssy soit de retour, et nous ait établi de tous ces écrivains suspects une version acceptable, une version militarisée.

A cet instant, le général se leva, l'air préoccupé et majestueux. Je compris que l'entretien avait pris fin et me retirai, escorté par deux officiers d'état-major, en uniforme.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

### LA VIE LITTÉRAIRE CONTINUE...

Pour être soldat, on n'en reste pas moins artiste; à la caserne, à la tranchée, nos écrivains, nos musiciens trouvent encore le temps de griffonner quelques vers ou quelques notes.

En l'honneur d'un poète amoureux qui est de ses amis, avec lequel il se trouvait à Deauville, l'avant-veille de la mobilisation,

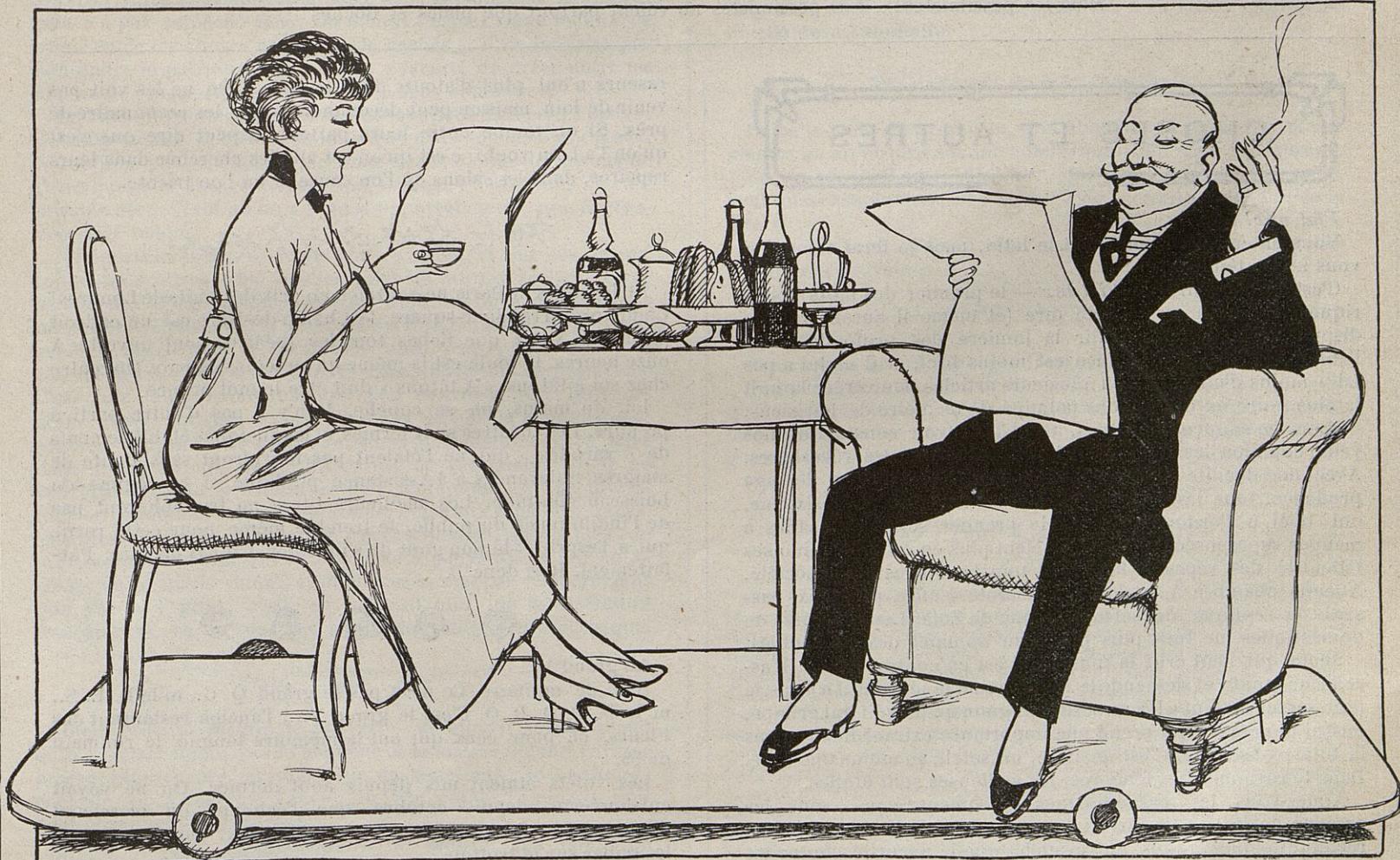
et qui est maintenant canonnier conducteur dans un régiment d'artillerie de campagne, le dessinateur André R...vre s'est fait poète lyrique et voici le poème qu'il lui a décoché:

*Sur le cul d'un canon juché,  
Apollon, tu dois bien chanter  
Une autre chanson que l'amour!  
  
Retiré de ce monde pour  
Déjà conduire le soleil  
En ton char, au delà des nues,  
Pour nous éveiller du sommeil,  
Il te faut plus, il te faut plus!  
Poète aux gentilles prières  
  
Tu nous montre un guerrier hardi,  
Puisqu'après la douce lumière  
C'est le tonnerre que tu conduis!*

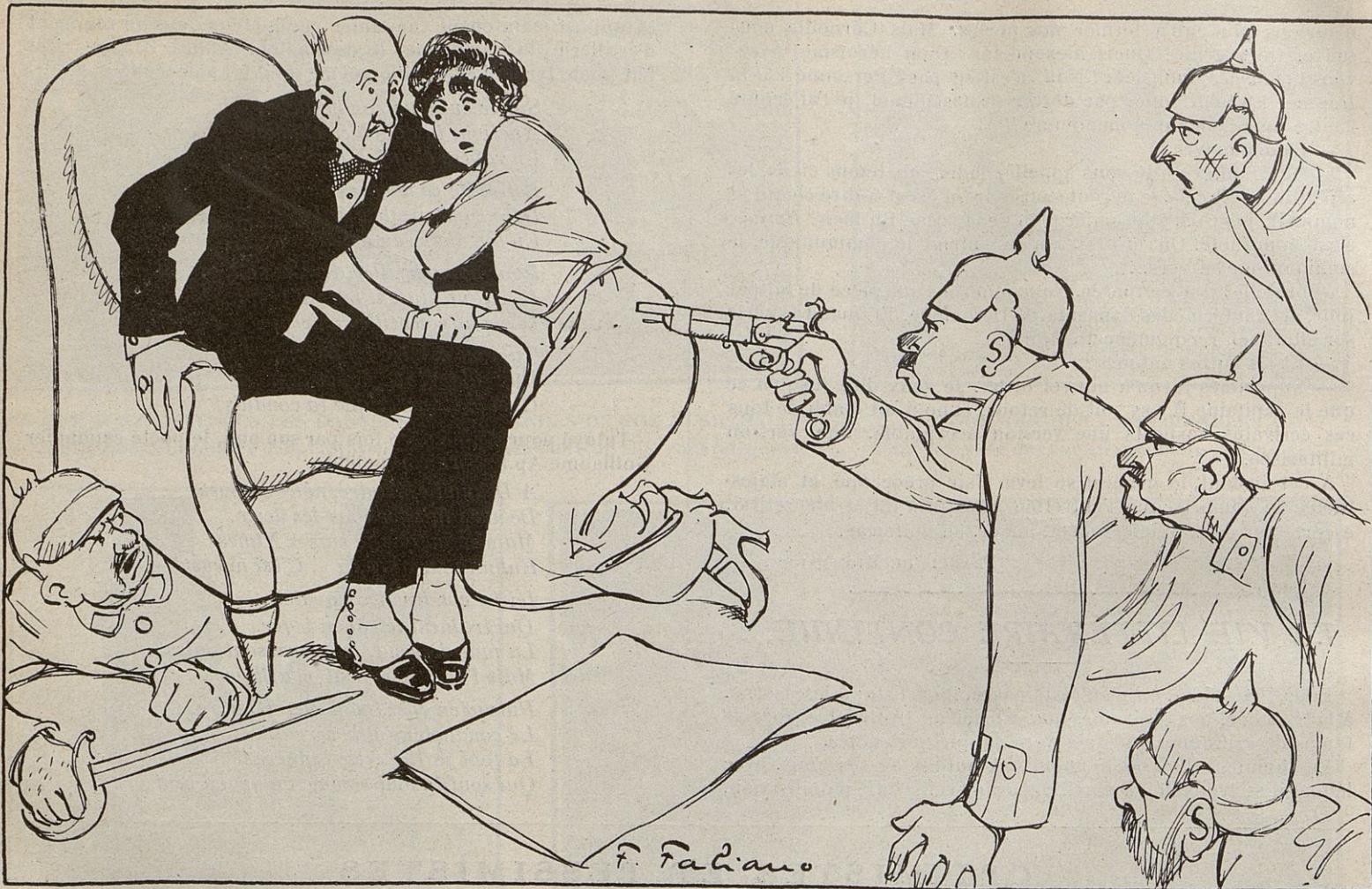
Tutoyé pour la première fois par son ami, le poète canonnier Guillaume Apollinaire a répondu:

*A Deauville, André, nous omîmes  
De nous tutoyer tous les deux.  
Maintenant que je suis à Nîmes  
Enfin tu me dis « tu ». C'est mieux!  
  
Ici je conduis les cavales  
Qui traînent le canon léger.  
La nuit descend, les cieux sont pâles.  
Mais l'ombre ne peut m'affliger  
Puisqu'en effet, mon cher R...vre.  
Le conducteur et le servant  
La font jaillir cette lumière  
Qui souffle tout comme un grand vent!*

### OPTIMISTES ET PESSIMISTES



Les optimistes trouvent que tout marche sur des roulettes. Mais les pessimistes...



Mais les pessimistes!... Les pessimistes ne voient partout que plaies et Boches!

### CHOSES ET AUTRES

*Fiat nox!*

Vous entendez certainement le latin, mais je ferai comme si vous ne l'entendiez pas.

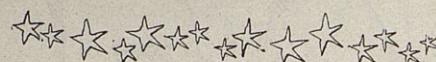
C'est le contraire de *Fiat lux* — le premier des mots historiques. Dieu n'a eu qu'à le dire (et même il aurait pu s'en dispenser) pour faire jaillir la lumière des profondeurs de l'abîme. Le Préfet de Police est moins bref, et il ne lui a pas fallu moins d'un arrêté en plusieurs articles pour créer la nuit la plus noire où nous ayons pataugé de mémoire de Parisiens.

Nous ne soupçonnions pas, avant de l'avoir constaté de nos yeux, combien les fenêtres éclairent plus que les réverbères. Avec une docilité admirable, aidée peut-être d'un peu de sage prudence, tous les locataires, du rez-de-chaussée au sixième, ont obéi à l'ordonnance dès le premier soir. Les salles à manger superposées ne nous révèlent plus en ombres chinoises l'identité des repas de famille à tous les étages de la société. Aucune chambre à coucher indiscrète n'offre plus aux passants la réplique de certaine scène de Zola. Les chambres de domestiques ne font plus phare au sommet des immeubles.

Seule, qui l'eût cru? la tour Eiffel est en contravention. L'ascenseur monte et descend, la nuit comme le jour, et il n'a pas, la nuit, ses feux éteints. Il a un petit lumignon qu'on voit qui grimpe, ou qui plonge, et qui prend une importance extraordinaire dans la totale obscurité. C'est un astre, un soleil, au moins une lune. Dans le royaume des ténèbres, les veilleuses sont étoiles.

Aimez-vous les carambolages? Promenez-vous sous les arcades de la rue de Rivoli ou de la place de la Concorde. On reçoit quelques gnons, en revanche quelle sécurité contre les raseurs! Une des compensations de l'état de guerre, c'est que les

raseurs n'ont plus d'atouts dans leur jeu. On ne les voit pas venir de loin, mais on peut décentement ne pas les reconnaître de près. Si on tombe entre leurs pattes, on peut dire que c'est qu'on l'a bien voulu; c'est qu'on est allé les chercher dans leurs repaires, dans les salons où l'on cause et où l'on tricote.



Et les nuits de Paris ne sont rien au prix des nuits de Londres! Comparé à Trafalgar-square, le Champ-de-Mars est un endroit illuminé. Notez que là-bas tous les théâtres sont ouverts. A onze heures, la foule est la même qu'en temps de paix. On rentre chez soi à tâtons. « A tâtons » doit être le mot propre.

Ici, du moins, on se couche. Il n'y a pas d'autre parti à prendre. Les théâtres sont fermés, et les quelques établissements de « variétés » qui ne l'étaient pas fourniront sans doute de maigres redevances à l'Assistance publique si ce régime-du bateau continue. Les meilleurs titres ne triompheront pas de l'indifférence du public. Je tremble même pour cette revue qui a l'esprit et le bon goût de s'intituler *Y a pas de paix*. Parfaitement. Riez donc!...



Au grand V...

Rien de militaire. Ce n'est pas le grand Q. G., ni le D. E. S., ni le P. P. O. F. Q. C'est le grand V..., l'ancien restaurant des Fleurs, et, pour ceux qui ont la mémoire longue, le roumain de 89.

Les volets étaient mis depuis août dernier. On ne voyait entr'ouverte, depuis octobre, que l'échoppe du marchand d'huîtres. Que faisait là le marchand d'huîtres? Car à moins de les gober sur le trottoir...

L'autre soir, le grand V... a rallumé ses lustres. Pas de chance!

Quarante-huit heures plus tard, il était obligé d'en masquer au moins le rayonnement. Mais, comme dit le proverbe, la volaille est à l'intérieur.

Bien que cette volaille fût assez peu nombreuse, nous avons pu observer — avec une véritable consternation — l'allure nouvelle que croient devoir prendre, sans doute vu les circonstances, les personnes dont la mission ici-bas est de procurer un peu de plaisir à leurs contemporains. Nous les souhaiterions plutôt craintives, mélancoliques, résignées, douces : elles se fichent en zouaves, c'est intolérable ! Non, ces chapeaux, qui tiennent du bonnet de police et du calot de cuisinier ! Et cette dégaine ! D'ailleurs, pas française pour deux sous : dégaine de cuirassier blanc vu de dos. Et ce langage ! Ma mauvaise fortune m'avait donné pour voisine une de ces femmes appelées « drôles », c'est-à-dire qui débitent continuellement des bêtises avec autorité. Sous prétexte qu'elle accompagnait un territorial à barbe grise, elle jurait comme un templier.

— Eh bien, garçon, et ce perdreau ? C'est vous qui êtes frigorifié ! J'ai demandé du pain, sapristi ! M'en apporterez-vous, oui ou .... ?

Et le territorial admirait. Il se disait évidemment :

— En voilà une qui est dégourdie ! Elle n'a sûrement pas un poil dans la main, si long qu'il lui sert de canne.

En fait de poil, nous ne saurions trop conseiller à ces dames de rester dans leur rôle : celui de poilu n'est pas de leur emploi.

Cependant, un orchestre de musiciens à qui le poil n'a pas encore poussé, jouait du Massenet avec acharnement. On n'a pas encore osé jouer de Saint-Saëns dans les cafés ; mais peut-être que si l'illustre auteur de *Samson et Dalila* et des *Barbares* écrivait une petite lettre ?...

Massenet, soit ; mais *Werther* ! Un opéra tiré d'un des livres qui ont le plus contribué à nous tromper sur l'Allemagne ! Il est vrai que le poème (si l'on peut dire) ressemble si peu au roman, et la musique encore moins. Et puis Napoléon aimait bien *Werther*, qu'il avait même emporté dans sa valise en Egypte, et cela n'a pas empêché Iéna. On définit l'esprit « une faculté de saisir entre les choses des rapports cachés ». Il ne faudrait pas confondre le patriotisme avec une « faculté de créer entre les choses des rapports qui n'ont pas le sens commun ».

En musique notamment, nous abusons peut-être pour l'instant de cette faculté. Il est concevable que nous soyons ombrageux. N'oublions pas cependant que nous avons moins de raisons de l'être que si les choses avaient mal tourné. Et profitons de l'admirable découverte qu'on a faite si opportunément, que Beethoven était belge.

N'importe ! Disons, écrivons sur ce sujet, et sur les autres, toutes les sottises, afin qu'elles aient été dites et écrites, et que ce soit fini. Pour la musique, c'est déjà fini ou à peu près. La matière est éprouvée. Si la guerre dure longtemps, nous pouvons espérer aussi que la littérature aura passé, bien avant la clôture des hostilités, la fâcheuse crise, inévitable en pareil cas. C'est une faible compensation, j'en conviens, aux horreurs d'une guerre longue, mais il n'y a pas de profits négligeables : prenons toujours ; et préparons-nous dès maintenant à faire dans quelques mois de la littérature de vainqueurs, — je ne veux pas dire de la littérature de croquemitaines. Une littérature de vainqueurs point parvenus, généreux sans être dupes, capables de faire, et aussi de rendre justice, incapables de rancune parce qu'ils ont autre chose à penser, fiers par conscience de ce qu'ils valent, et modestes moins par tempérament que par bon goût : c'est, en un seul mot, de la littérature française ; et, en un seul mot aussi, de la littérature classique.



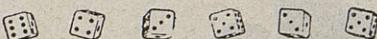
Quelle cruauté, malgré le proverbe, de mourir jeune, quand on n'a jamais connu que le bonheur et le succès, quand l'avenir promet plus encore, et qu'à force de simplicité, de bonhomie cordiale, on a désarmé l'envie, on n'a point d'ennemis, sauf peut-être quelques confrères !

Quelle cruauté supplémentaire de mourir, en temps de guerre, d'une mort civile, de regretter doublement la vie, parce qu'on la perd sans la donner, et de mourir maintenant, avec

toute sa lucidité d'intelligence, avec tout son esprit, avec toute sa curiosité !

C'est la destinée du pauvre Gaston de Caillavet d'autant plus lamentable qu'elle était plus brillante. Il sera pleuré comme il nous a fait rire. On le connaissait peu, excepté quelques intimes. Il avait surtout du cœur, et il faisait de l'esprit pour éblouir, pour qu'on ne s'aperçoive de rien.

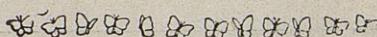
Il s'est éteint là-bas, loin, en province. « Vu les circonstances », il n'a pas eu les obsèques en guise de répétition générale — qu'il avait probablement refusées d'avance par testament. Il n'a obtenu dans les journaux qu'un adieu affectueux et discret. C'est plus tard que Paris prendra le deuil de ce Parisien qui pouvait subir l'épreuve de la guerre sans dommage, et poursuivre une carrière où cette solution de continuité ne se serait pas même aperçue. Beaucoup d'autres en revanche essaieront de repartir après la paix, et seront très étonnés de voir que le monde croyait leur carrière finie. Ah ! il y aura bien des surprises !



Là-bas, en Angleterre, dans une adorable campagne, dans une résidence presque bourgeoise, et pourtant impériale, une très vieille dame se penche sur le lit des blessés. Elle ne veut pas qu'on la connaisse, et beaucoup de ceux qu'elle soigne, qu'elle sauve, en effet ne la connaissent pas. Tout ce qu'elle veut bien qu'on sache d'elle, c'est qu'elle aussi elle a perdu un fils à la guerre...

*La Vie Parisienne* n'oublie pas qu'elle est née aux plus beaux jours de la fameuse « corruption », et quelles que puissent être ses opinions politiques (d'ailleurs elle n'en a pas), elle est de ces vieilles personnes qui appellent encore la comtesse de Pierrefonds Sa Majesté.

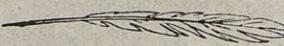
Il est à remarquer que pas une voix ne s'est élevée en France contre celle à qui plus ou moins justement on a voulu imputer une part de responsabilité dans la guerre précédente. Les Allemands n'ont pas manqué, naturellement, d'insulter l'Impératrice Eugénie ; mais cela ne compte pas, ou bien c'est la revanche qu'elle devait souhaiter.



La belle-mère du kronprinz veut absolument être russe, et son gendre ne lui inspire aucune admiration. Elle n'est pas la seule.

La grande-duchesse Wl.d.m.r, qui est d'origine allemande, veut aussi absolument être russe. Elle écrivait, au début de la guerre :

« Mes fils sont au front. Je n'ai plus une goutte de sang allemand dans les veines. »



Saviez-vous que M. Georges Hugo est affecté à la censure ?

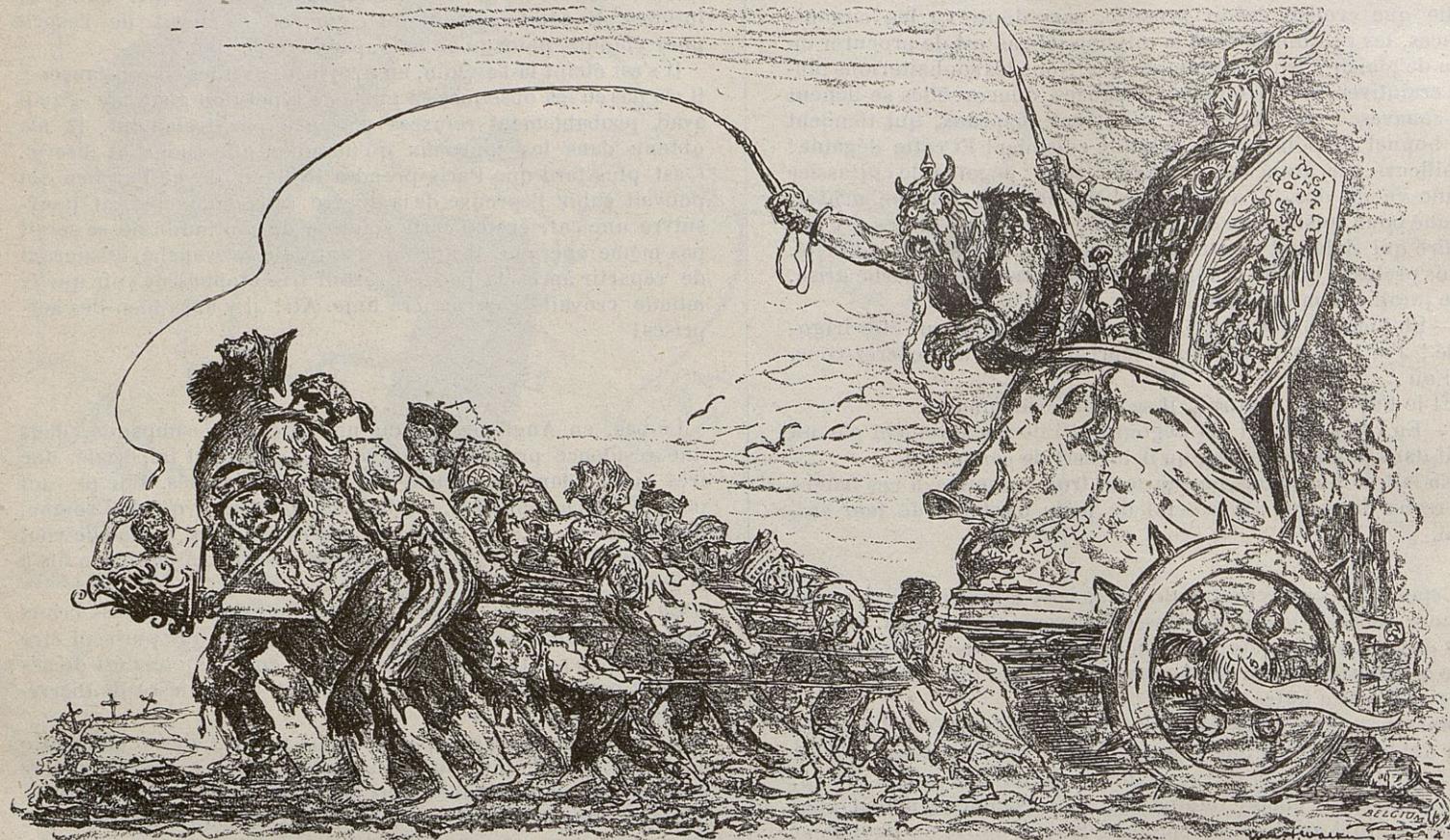
Tous ceux qui connaissent M. Georges Hugo ne doutent pas qu'il ne s'acquitte de ses fonctions avec autant d'esprit que de tact. Mais n'est-ce pas un des plus étonnantes hasards de la guerre, que le petit-fils de Victor Hugo soit censeur ?

## NOTRE COURRIER

Les journaux allemands continuent à faire à *la Vie Parisienne* l'honneur de l'injurier : le *Berliner Tageblatt*, la *Zeil*, de Vienne, la *Rheinische Volkszeitung* publient de virulents articles intitulés : « Les Images de la *Vie Parisienne* ». Or savez-vous les images dont les Allemands nous font surtout un crime ? Ce sont celles qui émanent d'artistes américains et que nous reproduisons, à titre documentaire, dans notre Petite revue de la caricature étrangère, seulement, nos ennemis se gardent bien de dire que telle ou telle illustration, comme celle où le Kaiser dépouille de ses bagues le corps inanimé de la Belgique, ou encore celle où le porc germanique est représenté, parcourant un champ de carnage, proviennent de notre grand frère new-yorkais, le *Life*. L'indication de la provenance est pourtant toujours scrupuleusement mentionnée au-dessous des dessins, mais les journaux allemands se gardent bien de la reproduire : ce serait avouer que les nations neutres flétrissent leurs meurtres et leurs brigandages.

# LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



SI LE RVE MONSTREUX DE L'ALLEMAGNE AVAIT PU SE RÉALISER...

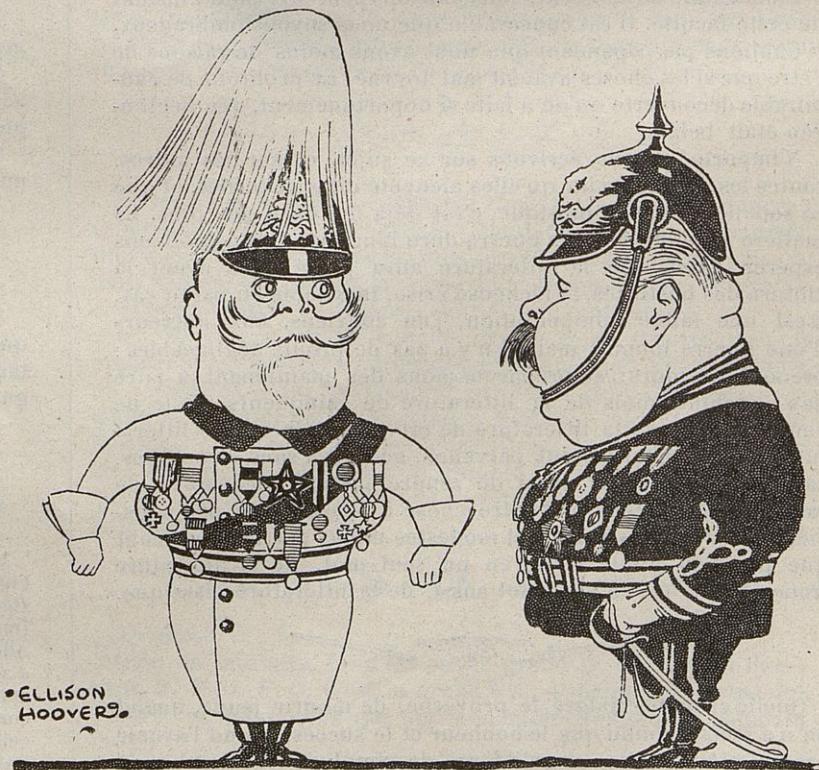
JOHN BULL n'aurait-il pas eu raison de dire à l'ONCLE SAM : — Un peu d'aide de votre part nous eut évité d'être ici!

(*Life*, de New-York.)



COMMENT LES ALLEMANDS TRAITENT LES JAPONAIS  
Le LION BRITANNIQUE. — Quels animaux gênants je me suis fourré dans la crinière !

(*Simplicissimus*, de Munich.)



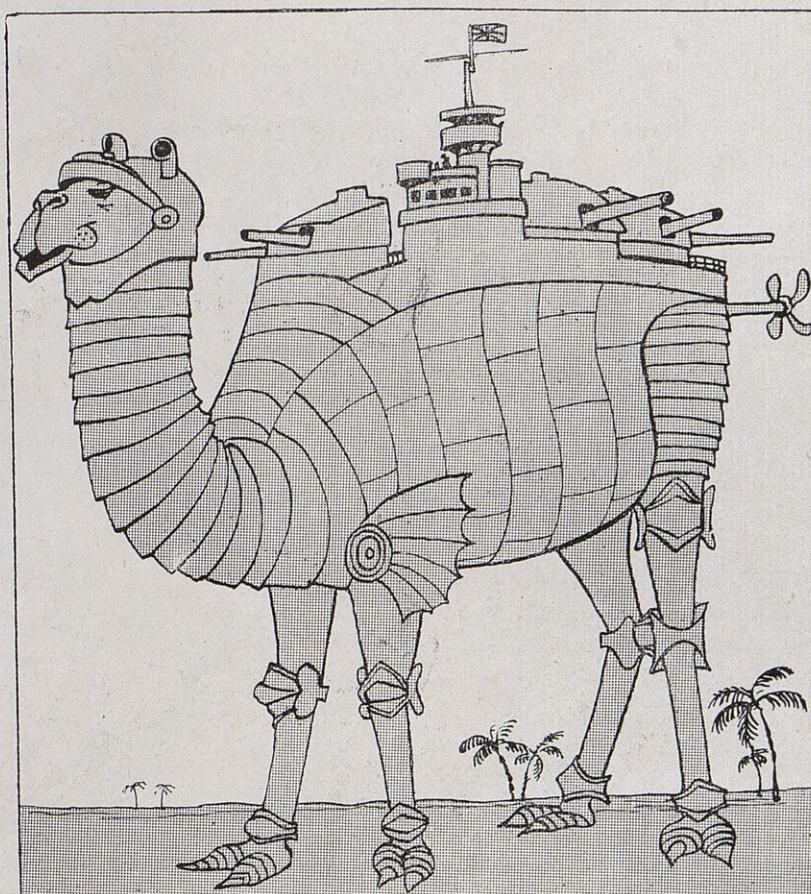
— Mon général, j'ai l'honneur d'annoncer à votre Excellence que nous avons fait sauter une salle d'asile avec vingt enfants.

— Très bien! Ne manquez pas de faire dire dans les journaux que c'étaient de jeunes conscrits qui nous avaient traitrusement attaqués.

(*Life*, de New-York.)



LA POINTE DANS LES REINS  
OU UN ALLIÉ DONT L'ENTHUSIASME A BESOIN DE STIMULANT.  
(*Brooklyn Eagle*, de New-York.)



LE VAISSEAU DU DÉSERT  
transformé en dreadnought par les Anglais pour la défense de l'Égypte.  
(D'après une caricature viennoise.)



GUILLAUME-LE-GALANT  
Le Kaiser ne vient jamais à Luxembourg sans apporter des roses à la jeune  
Grande-Duchesse dont il a insulté la souveraineté.  
(*Punch*, de Londres.)



« LES FEUILLES TOMBENT VITE »  
a dit le Kaiser dans un discours à ses troupes.  
(*New-York Evening Sun*.)

CE QUE VERRA L'ANNÉE 1915

